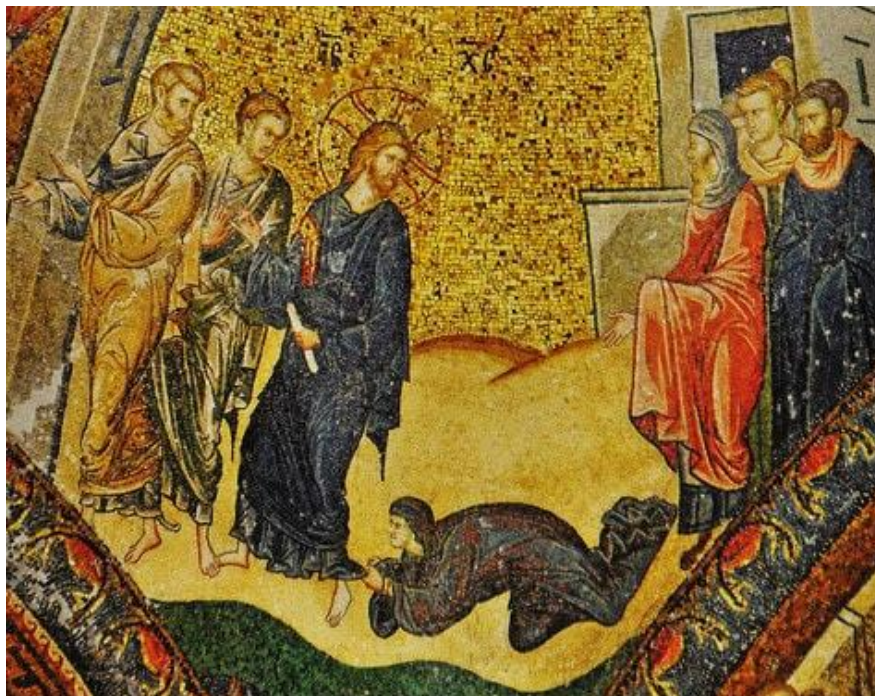




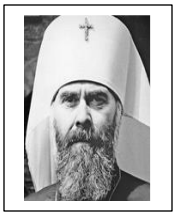
COMPLÉMENT AU *LIVRET LITURGIQUE HEBDOMADAIRE*

L'évangile du jour

LA GUÉRISON DE LA FILLE DE LA CANANÉENNE (Mt 15, 21-28)



**Série : Foi et spiritualité orthodoxe –
*Homélies et commentaires***



La Cananéenne ⁽¹⁾ **par Mgr Antoine (Bloom) de Souroge**

Au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit!

La Cananéenne qui s'est adressée au Seigneur pour lui demander de guérir sa fille possédée était païenne. A cette époque, les Juifs, qui étaient les seuls à croire en un Dieu Unique, ne parlaient pas avec les païens dont ils restaient distants. Or voila cette femme qui approche du Christ : cela montre déjà qu'elle avait vu en Lui quelque chose qu'elle n'avait pas vu chez d'autres, qu'elle avait senti quelque chose chez Lui : par son intuition, son cœur, elle avait saisi quelque chose qui lui avait inspiré confiance et ôté la peur d'être chassée.

Elle s'est adressée à Lui avec des paroles que l'on retrouve aussi dans l'Évangile de Marc dans la bouche de l'aveugle Bartimée : « Jésus, Fils de David !... » C'est bien là une profession de foi : bien sûr, non pas dans le Christ en tant que Fils de Dieu mais comme né de la branche royale de David de laquelle doit être issu le Sauveur du monde : « Jésus, Fils de David, aie pitié de ma fille ! Elle est possédée... »

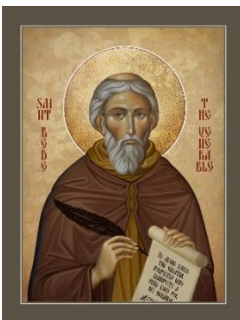
Mais le Christ continue son chemin en silence, sans réagir à ses cris. Ses disciples Lui disent : « Renvoie-la, – elle nous suit et nous précède de son cri d'espoir et de désespoir... „Renvoie-la” ne veut pas dire „chasse-là” : cela signifie : « N'as-tu pas pitié ? N'est-elle pas un être humain ? Sommes-nous étrangers à ces gens-là ? Est-ce que le malheur humain n'est pas aussi terrible et douloureux pour les païens que pour nous ? Laisse-la partir en paix... ».

(Voir la suite du texte en page 4).

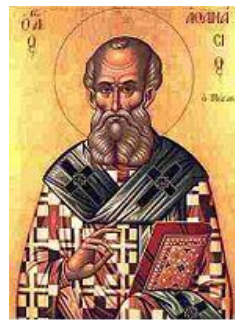
Autres lectures : La guérison de la fille de la Cananéenne :

Homélies du Père Boris Bobrinskoy (en page 5);
du **Père André Jacquemot** (en page 10) du **Père Placide Deseille** (en page 13).
et de **l'Archevêque Job de Telmosos** (en page 17)

L'Évangile du jour avec les Pères de l'Église (en pages 21-23)



Saint Bède le Vénéral



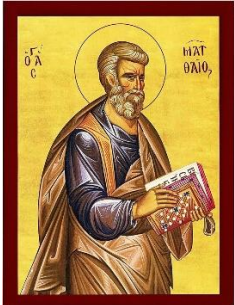
Saint Hilaire de Poitiers



saint Jean Chrysostome

LIVRET À EMPORTER POUR LIRE ET MÉDITER LES TEXTES CHEZ SOI.

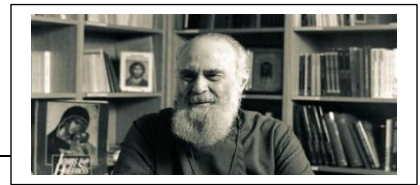
ÉVANGILE



Lecture du saint Évangile selon saint Matthieu

(Mt 15, 21-28)

En ce temps-là, Jésus s'en alla dans la région de Tyr et de Sidon. Et voici qu'une femme de cette contrée, une Cananéenne, sortit et se mit à lui crier : Aie pitié de moi, Seigneur, fils de David : ma fille est tourmentée cruellement par un démon ! Mais Jésus ne lui répondit pas un mot. Ses disciples, s'approchant, le priaient en disant : Donne-lui satisfaction, car elle nous poursuit de ses cris ! Alors il répondit : Je n'ai été envoyé que pour les brebis perdues de la maison d'Israël ! Mais elle vint se prosterner devant lui en disant : Seigneur, viens à mon secours ! Il lui répondit : Ce n'est pas bien de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens ! Mais elle dit : Pourtant, Seigneur, les chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres ! Alors Jésus lui répondit : Ô femme, grande est ta foi ! Qu'il t'advienne selon ton désir ! Et à l'heure même sa fille fut guérie.



Homélie du Mgr Antoine (Bloom) de Souroge LA CANANÉENNE

(SUITE DU TEXTE DE DEUXIÈME DE COUVERTURE (page 2))

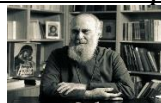
Le Christ dit : « Je n'ai pas été envoyé à tous : J'ai été envoyé aux brebis de la maison d'Israël... ». La Cananéenne répond : « Seigneur ! Aide-moi... ». Elle ne répond pas à sa remarque sur le fait qu'Il ne lui a pas été envoyé ; elle croit simplement qu'Il aura pitié d'elle : elle ne discute pas, n'affirme pas : « Mais comment, je suis un être humain, non, elle croit simplement... Alors le Christ éprouve sa foi une nouvelle fois. Certes, Il connaissait sa foi ; et la Cananéenne, vraisemblablement, connaissait sa clairvoyance, mais il était sans doute nécessaire aux disciples de mesurer la profondeur de foi dont est capable un païen. Il lui dit : « Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants pour le donner aux chiens... ». Ces paroles semblent extrêmement cruelles et dénuées de pitié ; il me semble qu'on peut les comprendre si l'on imagine le Sauveur qui baisse son regard attentif, réfléchi, plein de compassion vers les yeux levés de cette femme ; elle a entendu ces paroles dures comme elle en a entendu d'autres, mais elle les a entendues et en même temps elle a vu la face de l'Amour Divin qui s'adressait à elle. Elle répond comme avec un sourire : « Mais non, Seigneur ! Les chiens se nourrissent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres... ». On ne peut dire cela qu'avec une foi et une conscience profonde que les paroles dures ne sortent pas d'un cœur endurci.

Le Sauveur, ici comme dans d'autres situations, répond à la foi par l'amour et par son pouvoir de guérir, avoir compassion et sauver : « Ô femme ! Ta foi est grande ! Que ton souhait se réalise. » Et sa fille fut guérie sur l'heure. Ici nous voyons encore une fois qu'il n'y a pas de limite à la compassion divine, qu'il ne partage pas les hommes en croyants et incroyants, familiers et étrangers : il n'y a pas pour lui d'étranger, tous Lui sont proches ; mais en même temps Il attend et exige de nous non pas le manque de foi mais une foi sincère, l'empressement à Lui faire confiance, et aussi à Le solliciter par nos cris, nos prières, notre foi. Cela, nous devons l'apprendre de la Cananéenne. Amen.

Mgr Antoine (Bloom) de Souroge

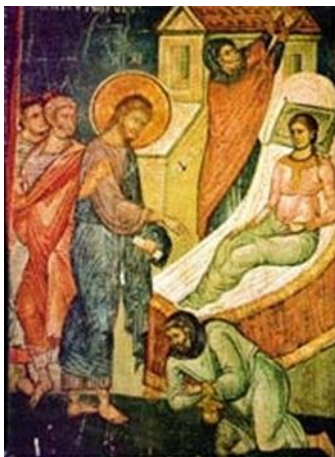
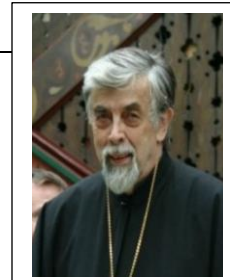
11 octobre 1981

(1) Homélie prononcée vers 1970. Source internet : www.orthomonde.fr/index.php/journal/38-guerison-de-la-fille-de-la-cananeenne-17e-dimanche-apres-la-pentecote



La fille de la Cananéenne

par le Père Boris Bobrinskoy ⁽¹⁾



APERÇU

Dans son homélie, le Père Boris Bobrinskoy médite sur la rencontre entre Jésus et la Cananéenne, une païenne venue implorer la guérison de sa fille tourmentée par un démon. Ce récit révèle l'amour universel de Dieu, qui s'étend à tous, même à ceux considérés comme étrangers ou idolâtres. La femme, malgré l'apparente dureté de Jésus et les paroles de rejet, persiste avec une foi profonde et une humilité remarquable. Elle accepte d'être comparée à un « petit

chien » sous la table, mais affirme avec audace que même les chiens mangent les miettes. Cette réponse révèle sa certitude inébranlable en la puissance et en la compassion de Jésus.

Le Père Bobrinskoy souligne que cette persévérance dans la foi et la prière est une leçon pour tous. Elle nous appelle à une « violence de la certitude », une force intérieure pour surmonter la pesanteur de nos idoles modernes et nous tourner

vers Dieu avec audace et confiance. Cette rencontre nous enseigne également que la miséricorde de Dieu s'étend à tous et que, dans la liturgie, nous ne recevons pas seulement des miettes, mais le Pain de Vie. Enfin, il nous invite à partager cet amour divin avec le monde, à embraser les cœurs humains par la lumière et la miséricorde du Christ, à l'image de cette femme qui a manifesté une foi exemplaire. Amen.

Au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit,

Voici une rencontre du Sauveur avec, encore une fois, une femme qui est dans la peine. Comme elles devaient être nombreuses ces femmes qui L'entouraient et sur lesquelles se déversait, comme un flot abondant, la grâce de Sa compassion, de Sa

tendresse et de Son amour !

Aujourd'hui, cette rencontre est particulière, elle est presque inimaginable puisqu'il s'agit d'une païenne. Or, aux yeux des Juifs, « païen » signifie « idolâtre ». Les Juifs non seulement professaient un mépris

mais surtout instaurent une distance, un refus, une coupure jusqu'à éviter de parler et même d'approcher les païens. « Qu'y a-t-il de commun entre Béliar et le Christ ? » dira saint Paul lui-même. Saint Jean nous appellera à son tour à nous garder des idoles. Comment a-t-il été possible que Jésus accueille, accepte de parler et, plus encore, de faire miséricorde à cette femme ?

Cela nous concerne tous aujourd'hui car il faut rappeler avant tout que les idoles ne sont pas seulement païennes. Nous sommes environnés d'idoles. Les idoles, en effet, ne sont pas seulement Baal, Zeus ou Vénus. Ces idoles du passé sont des symboles d'idoles intérieures, idoles de notre temps car idoles de tous les temps. Une idole est tout ce que nous plaçons sur un piédestal lorsque nous nous détournons du Seigneur. Nous érigeons des idoles lorsque nous oublions le Seigneur et lorsqu'au contraire nous nous souvenons de Lui alors ces idoles sont renversées.

C'est peut-être encore plus aigu à notre époque où tant de réalités, tant de marchandises, tant d'idées, tant de nourritures terrestres nous sollicitent, attisent notre faim et notre soif, inspirent notre désir et, finalement, accaparent toute notre attention. Voilà des idoles bien pernicieuses parce que derrière ces désirs humains il y a aussi les forces sataniques qui exploitent, à leur profit, tous les biens terrestres prodigués par Dieu pour nous alourdir afin que la pesanteur gagne sur la grâce dans le seul but de nous éloigner de Dieu.

Cette rencontre inimaginable se réalise car si les idoles sont jetées à terre les personnes humaines demeurent des personnes aimées de Dieu : « Dieu, en effet, a tant aimé le monde qu'Il a donné son Fils, son unique, pour que quiconque croit en Lui ne périsse pas mais ait la vie éternelle. » Tant aimé le monde ! Quiconque ! Le Seigneur embrasse du même regard d'amour et de compassion les chrétiens et ceux que nous appelons païens ou idolâtres, ceux qui ignorent Dieu, ou ceux qui le louent à leur manière soit dans d'autres religions soit par la loi et la conscience de leur propre cœur. Et c'est dans cet esprit-là qu'il faut aborder cette rencontre du Seigneur avec cette femme, Cananéenne pour saint Matthieu tandis que saint Marc dit Syro-phénicienne, tous deux désignent des contrées peuplées de païens aux frontières de la Galilée et de la Judée.

Cette femme a appris que Jésus était dans la maison, elle s'est précipitée, peut-être a-t-elle dû se frayer un chemin à travers la foule et, finalement, elle crie de tout son être

« Aie pitié de moi, Seigneur, Fils de David ! » « Seigneur, Fils de David » : elle a donc entendu parler de ces titres que le peuple juif donnait à Jésus et elle n'hésite pas à les employer. Pourtant, comment pouvait-elle L'appeler « Seigneur » ? car appeler Jésus

« Seigneur » c'est reconnaître Sa seigneurie. L'appeler « Fils de David » c'est confesser qu'Il est le Messie.

Quand elle ajoute : « Ma fille est

cruellement tourmentée par le démon
» le Seigneur

ne répond pas. Il paraît l'ignorer, on pourrait dire qu'Il l'ignore « royalement ». Mais l'insistance de la femme et l'indifférence de Jésus exaspèrent les disciples qui en viennent à dire « Mais laisse-la aller, exauce-la parce qu'elle nous accable, fais donc quelque chose pour qu'elle ne nous sollicite plus. ». Alors, nous connaissons cette parole dure du Sauveur : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la Maison d'Israël. » C'est déjà beaucoup ! ainsi Jésus n'est pas venu sauver les justes mais les pécheurs, les brebis perdues de la Maison d'Israël. Et pour bien comprendre cette parole, il nous faudra encore découvrir ce qu'est cette Maison d'Israël et de quelles brebis perdues il s'agit.

Alors, elle ne crie plus, elle s'approche de Jésus et se prosterne : « Seigneur, viens à mon secours ! » et Jésus lui répond par des paroles définitives qui sonnent comme une fin de non-recevoir : « Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le jeter aux petits chiens » Quel cinglant mépris dans ce « jeter aux petits chiens » ! Pour cette femme dans la souffrance, c'est terminé ! Comment a-t-elle pu supporter une telle parole de rejet de la part de celui qui passait pour la bonté même ? Il n'y a donc plus rien à dire, il n'y a plus rien à espérer. Elle n'a plus qu'à s'en aller avec sa douleur.

Et alors que tout semble perdu, surgit en elle une extraordinaire inspiration qui ne peut pas trouver sa source

uniquement dans la puissance de l'amour maternel. Si elle ose cette réplique que nous entendrons jusqu'à la fin des siècles c'est évidemment parce qu'elle a la certitude qu'en Lui réside, quoi qu'Il dise, non seulement le pouvoir de guérir mais, avant tout, une compassion débordante : « Oui, Seigneur, mais même les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. » Elle ne revendique rien de plus. Il lui suffit d'être un petit chien mais un petit chien qui est accueilli, qui a sa place sous la table et auquel on réserve les miettes.

Ce dialogue bouleversant, et scandaleux au premier abord, constitue un double enseignement adressé au peuple et aux disciples eux-mêmes. C'est d'abord le rappel : quelle est la place de Jésus ? pourquoi est-Il venu ? Mais en sollicitant au plus profond le cœur de cette femme, Jésus éveille en elle, on peut le dire, une réponse qui résonne comme une formidable leçon pour les disciples, pour la foule et pour nous à travers les siècles.

Pour notre leçon, le Seigneur a adopté une attitude de dureté et d'indifférence. Dans une autre parabole, Jésus parle d'un juge inique, dur et injuste auquel s'est adressé en vain une pauvre veuve pour qu'il lui soit rendu justice ; mais à force de l'importuner la veuve parviendra à ses fins : en réponse à sa persévérance, le juge accédera à sa demande et lui fera justice. Paradoxalement, Jésus prend donc aujourd'hui le visage d'un juge dur et inique qui prononce des

sentences sévères et qui, par conséquent, provoque et révèle ainsi véritablement le cœur profond de cette femme. Toute autre se serait éloignée, mais cette païenne exprime une foi profonde et témoigne de sa confiance avec humilité : « Oui, je veux bien être appelée un petit chien, si les petits chiens se nourrissent aussi de la table de leur maître. »

Tout cela est important pour nous parce que cette femme manifeste non seulement la puissance de l'amour mais aussi ce que j'appellerais la « violence de la certitude ». Certitude qu'Il peut aider, exaucer, guérir et, en définitive, qu'Il peut chasser le démon de sa fille malade. Ceci me fait inévitablement penser à une autre parole du Seigneur où Il dit que « le Royaume de Dieu se prend par la violence ». En chacun de nous il faut en vérité une certaine violence pour nous arracher à la pesanteur de la terre, pour rompre les amarres, pour nous élever vers le Seigneur en le suppliant – je dirais même – en exigeant de Lui à l'instar de Moïse lui-même dans la brèche devant l'ange qui devait exterminer les fils d'Israël . Ainsi, comme Moïse qui s'interposa entre l'ange et le peuple, nous aussi nous pouvons nous relever et nous tenir debout dans la brèche pour dire au Seigneur « Eh bien ! Seigneur, je suis là debout devant Toi, je Te supplie, T'implore et Te prie avec l'audace de l'enfant, avec le courage et la confiance des fils que nous sommes, de faire miséricorde ! »

C'est la prière des saints. C'est la prière de saint Silouane de l'Athos qui pria

« que le monde entier connaisse Ta miséricorde et reçoive Ton Esprit Saint ». Cette prière audacieuse est celle de l'Église et des chrétiens. Nous ne prions pas seulement pour nous-mêmes, nous prions pour le peuple humain, pour le genre humain tout entier.

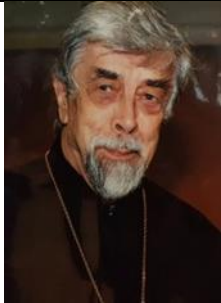
Et lorsque nous sommes ici rassemblés dans le Corps du Christ auquel nous allons participer, nous partageons non pas les miettes mais le Pain du Seigneur. Dans la liturgie, le Pain du Seigneur s'offre d'abord à nous par la parole de l'Évangile, par la parole vivante du Seigneur qui sort de Sa bouche, car « l'homme ne vivra pas de pain seul mais de toute parole venant de la bouche de Dieu ». Puis, nourris de cette parole vivante du Seigneur nous allons nous nourrir bientôt de ce « pain céleste » et nous allons nous abreuver de la « boisson d'immortalité », comme le disent les Pères. Alors, nous devons penser que tout cela doit déborder de nous-mêmes. Il faut, dirais-je, que les murs de l'Église éclatent de ce débordement dans une explosion d'amour. Lorsque nous dirons « Sortons en paix » il faut que cela sorte vraiment, que nous sortions en portant en nous, devons-nous dire, « des miettes », ou devons-nous dire simplement la lumière du Christ. Il faut qu'avec nous se diffuse ce feu de l'amour divin qui nous embrase et qui seul peut véritablement être contagieux et allumer les cœurs humains.

Puissions-nous aussi à l'image de cette femme dire au Seigneur « Il est bien que les petits chiens mangent les

miettes ». Et dans cet esprit, soyons les hôtes à la table du Seigneur et ne considérons pas avec dédain les « petits chiens » qui sont au dehors car

tous sont aimés de Dieu, tous sont potentiellement Ses enfants pour la vie éternelle.
Amen.

(1) Homélie prononcée en 2005 *Source internet : [Accueil \(saintsymeon.fr\)](http://Accueil(saintsymeon.fr)) Feuillet no. 96*



Le Père Boris Bobrinskoy, né le 25 février 1925 à Paris et mort le 7 août 2020 à Bussy-en-Othe, est un théologien orthodoxe des XXe et XXIe siècles, auteur de plusieurs ouvrages de théologie et de liturgie.

Doyen honoraire de l'Institut de théologie orthodoxe Saint-Serge, il a été recteur de la paroisse de la Sainte-Trinité (crypte de la cathédrale Saint-Alexandre-Nevsky de Paris) de 1968 à 2009, prêtre mitrophore et proto-presbytre de l'exarchat du Patriarcat œcuménique de Constantinople.

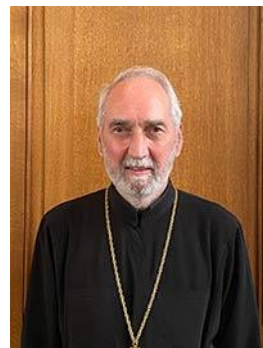
Nourri des écrits des auteurs de la grande période de Saint-Serge (Serge Boulgakov, Cyprien Kern, Georges Florovsky, Nicolas Afanassieff, Paul Evdokimov) et de Vladimir Lossky, il commença à enseigner à l'Institut Saint-Serge la dogmatique dès 1954 et pour plus d'un demi-siècle, jusqu'en 2006. Il partagea beaucoup non seulement avec ses collègues de la nouvelle génération de l'Institut, comme Alexandre Schmemmann, Jean Meyendorff et Olivier Clément, mais aussi bien d'autres théologiens, qu'ils fussent orthodoxes, comme Dumitru Staniloae et Jean Zizioulas, ou d'autres traditions chrétiennes, comme Yves Congar et Henri de Lubac, ou encore Oscar Cullmann et Jean-Jacques Von Allmen. Membre de la commission « Foi et Constitution » du Conseil œcuménique des Églises et de la Commission française pour le dialogue théologique catholique-orthodoxe, docteur en théologie, il suit sa formation dans la communion orthodoxe mais aussi dans le monde universitaire catholique et protestant. À partir des années 1970, il préside l'association radiophonique La Voix de l'orthodoxie. Il fut également un des fondateurs de la Fraternité orthodoxe en Europe occidentale.

Il est docteur honoris causa de l'université de Fribourg et de l'Institut de théologie orthodoxe Saint-Vladimir **de l'Église orthodoxe en Amérique** à New York.



La foi de la Cananéenne ⁽¹⁾

par le Père André Jacquemot



Recteur de la Paroisse des
Trois Saints Hiérarques (Metz)

APERÇU

Le Père André Jacquemot médite sur la foi et la persévérance de la Cananéenne, qui accepte avec humilité les épreuves infligées par Jésus. En répondant à son silence et à ses paroles dures

par une prière insistante et confiante, elle révèle une foi admirable. Jésus la met à l'épreuve non pour la décourager, mais pour que sa foi se manifeste pleinement et serve d'exemple. La

Cananéenne montre que même les « miettes » de la miséricorde divine suffisent à guérir et sauver. Cette leçon nous invite à prier sans relâche, avec patience, humilité et espérance, même face aux épreuves.

Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit,

Nous faisons mémoire aujourd'hui de l'apôtre Jacques, fils d'Alphée. Nous connaissons mieux son homonyme Jacques, le frère de Jean, fils de Zébédée, souvent nommé dans les Evangiles. Et il y a encore un autre Jacques bien connu : le frère du Seigneur, le premier évêque de Jérusalem, à qui une épître est attribuée. Sur ce Jacques, fils d'Alphée, les évangélistes sont plus discrets, nous n'avons pas beaucoup de renseignements sur lui, mais c'est quand même l'un des douze apôtres. Le Synaxaire nous dit que c'est le frère de saint Matthieu.

Aujourd'hui, c'est aussi la fête de saint Denis, évêque de Paris au 3^e siècle, un saint qui a eu une importance dans l'histoire de France : sainte Geneviève

et la reine sainte Clotilde avaient une grande vénération pour lui.

Les lectures que nous venons d'entendre sont celles du 17^e dimanche après la Pentecôte, et en particulier cet évangile dans lequel une femme cananéenne vient prier le Seigneur de guérir sa fille. Une cananéenne selon saint Matthieu, c'est-à-dire du pays de Canaan, ou d'origine syro-phénicienne selon saint Marc, mais c'est la même chose. Cette origine signifie qu'elle est païenne et, pour les juifs, les païens sont des idolâtres. Donc c'est une étrangère qui vient s'adresser à Jésus pour lui demander la guérison de sa fille qui est possédée d'un esprit impur, tourmentée par le démon. Est-ce que cette possession démoniaque est liée à l'idolâtrie ? L'Evangile ne le dit pas,

mais gardons-nous toutefois de l'idolâtrie.

Ce qui apparaît en premier à la lecture de cet évangile, c'est la façon surprenante dont Jésus traite cette femme. Il commence par l'ignorer. Elle le supplie en criant vers Lui : « *Aie pitié de moi, Seigneur, Fils de David* », mais Il ne l'écoute pas. Et, comme elle insiste, les disciples disent à Jésus de la renvoyer, car elle les dérange. Alors Jésus lui adresse des paroles méprisantes, des paroles blessantes, lui signifiant qu'Il a autre chose à faire que de s'occuper d'elle : « *Je n'ai été envoyé que pour les brebis perdues de la maison d'Israël.* »

Remarquons que Jésus parle des *brebis perdues* et non des *justes* d'Israël, confirmant ce qu'Il dit ailleurs : « *Je ne suis pas venu pour les justes qui n'ont pas besoin de repentance, mais pour les pécheurs qui ont besoin d'être sauvés* » (cf. Luc 5,32 et 15,7). Effectivement, pour ceux qui estiment qu'ils n'ont pas besoin d'être sauvés, le Seigneur ne peut rien. Par contre, à ceux qui reconnaissent qu'ils sont pécheurs et qu'ils ont besoin du salut, le Seigneur est venu le leur apporter. Mais ici, Jésus semble apporter une restriction : venu pour les pécheurs, oui, mais seulement pour ceux de la maison d'Israël, pas pour les païens, pas pour les étrangers, pas pour cette femme ! Et cette attitude est surprenante, parce qu'elle ne correspond pas à ce que Jésus a l'habitude d'enseigner, c'est même tout le contraire.

Ce récit rappelle une parabole que l'on

trouve dans l'évangile de Luc : la parabole du juge inique (Luc 18,1-7) : « *Il y avait dans une ville un juge qui ne craignait pas Dieu et qui n'avait d'égard pour personne. Il y avait aussi dans cette ville une veuve qui venait lui dire : Rends-moi justice contre mon adversaire. Pendant longtemps il refusa. Mais ensuite il se dit en lui-même : Quoique je ne craigne pas Dieu et que je n'aie d'égard pour personne, néanmoins, parce que cette veuve m'importune, je lui ferai justice, afin qu'elle ne vienne pas sans cesse me rompre la tête.* » L'évangéliste précise que « *Jésus adressa cette parabole à ses disciples, pour montrer qu'il faut prier sans relâche* ». Et Jésus conclut ainsi : « *Et Dieu ne fera-t-il pas justice à ses élus, qui crient à lui jour et nuit ?* »

On a donc l'impression que le Seigneur endosse la personne de ce juge inique, mis en scène dans la parabole. On comprend alors qu'Il justifie cette femme cananéenne qui est en train de prier sans relâche. Elle ne lâche pas le Seigneur jusqu'à ce qu'Il ait répondu à sa demande et qu'Il ait guéri sa fille. « Nos yeux sont tournés vers le Seigneur notre Dieu jusqu'à ce qu'il ait compassion de nous » disons-nous avec le psalmiste (Ps. 122,2). Ainsi, si Jésus s'est comporté de cette manière, c'est par pédagogie divine.

Certains d'entre nous se souviennent sans doute d'une petite discussion que nous avons eue après la liturgie il y a quelques semaines, à propos de cette demande du Notre Père : « *Ne nous induis pas en tentation* », ou « *Ne nous soumetts pas à l'épreuve* ». Les

différentes traductions restent insuffisantes pour exprimer tout le sens de cette demande. Car Dieu peut aussi nous mettre à l'épreuve. Lorsqu'Il nous met à l'épreuve, les Pères nous le disent, ce n'est pas pour nous faire tomber, comme quand le Diable nous tente, c'est au contraire pour éprouver notre foi, pour qu'elle se révèle et s'affermisse, ou pour la montrer en exemple.

Eh bien, nous avons un magnifique exemple ici avec la Cananéenne. Jésus la met à l'épreuve, car Il a entendu la foi qu'elle exprime déjà dans sa première demande. En effet, elle qui est étrangère, considérée comme une païenne, une idolâtre, elle ose s'approcher de Jésus, en l'appelant *Seigneur*, en lui criant : « *Seigneur, Fils de David, aie pitié de moi.* » *Fils de David*, cela veut dire qu'elle le reconnaît comme le Messie, comme le Christ. Mais le Seigneur va la pousser encore plus loin dans ses retranchements, pour qu'elle aille puiser dans toute la ressource cachée au fond d'elle-même.

Et la foi que cette femme est capable d'exprimer à la fin est encore bien plus admirable qu'au début. Quand le Seigneur lui dit : « *Il n'est pas bien de prendre le pain des enfants, et de le jeter aux petits chiens* », elle saisit cette parole de refus, pour la retourner en sa faveur : « *Oui, Seigneur, mais les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres.* » Elle accepte de n'être rien, de n'être pas plus que ces petits chiens. Elle ne demande pas plus que les miettes qui tombent de la table.

C'est une foi admirable et, à ce moment là, le Seigneur peut la montrer en exemple à ses disciples, et à nous tous qui recevons ce message évangélique : « *Femme, ta foi est grande, qu'il te soit fait comme tu veux.* » La Cananéenne n'a pas besoin d'un grand festin. Elle réalise que, dans les petites miettes, il y a toute la miséricorde divine, toute la grâce divine capable de guérir sa fille, capable de tous nous guérir.

Cela me fait encore penser au verset d'un psaume, que certains d'entre vous ont peut-être en mémoire (Ps. 83,11) : « *J'ai préféré rester au seuil de la maison de mon Dieu plutôt que d'habiter dans les demeures des pécheurs.* » En effet, s'il est légitime d'espérer entrer de plein pied dans la maison de Dieu, d'être admis avec les saints dans le Royaume de Dieu, l'espérance au seuil du Royaume reste néanmoins préférable au confort de la maison des pécheurs.

Voilà donc une très belle leçon que nous donne cette femme cananéenne, et le Seigneur a voulu nous la donner en exemple. Retenons que nous ne devons jamais désespérer dans notre prière. Si nous n'obtenons pas ce que nous demandons, c'est peut-être parfois parce que nous demandons des choses inutiles. Mais c'est peut-être aussi pour nous faire acquérir la patience, pour nous faire acquérir l'humilité, pour nous faire acquérir une foi plus grande et plus forte, une foi dans laquelle « nous trouvons la liberté audacieuse de nous approcher de Dieu » (Eph. 3,12).

Amen.



Homélie du Père Placide Deseille (1)

Les dons de Dieu ne se communiquent qu'aux humbles.



APERÇU

Dans son homélie, le Père Placide Deseille médite sur l'humilité exemplaire de la Cananéenne, qui persévère dans sa prière malgré l'apparente dureté de Jésus. Cet épisode prophétique annonce l'ouverture du salut aux nations païennes, mais il est aussi une

leçon spirituelle pour les chrétiens. La Cananéenne accepte les rebuffades du Seigneur avec une humilité profonde et un humour délicat. Cet nous enseigne que l'humilité est essentielle pour recevoir les dons de Dieu. En acceptant les humiliations avec patience et

sans susceptibilité, l'âme s'ouvre à la grâce, progresse dans la vie spirituelle et accède à l'intimité divine. L'exemple de la Cananéenne nous appelle à renoncer à l'amour-propre pour entrer dans la communion avec Dieu.

Il y a quelques jours, nous célébrions la Sainte Rencontre du Seigneur et du « petit reste » d'Israël. Les prophètes avaient annoncé que devant l'impiété, devant le refus d'obéir à Dieu d'une grande partie du peuple d'Israël, les promesses divines ne s'accompliraient qu'en faveur d'un « petit reste » fidèle du peuple de Dieu. Et ce reste s'est manifesté dans les premiers temps de la vie terrestre du Seigneur par l'accueil de Marie, de Joseph, des bergers de la

crèche, et tout particulièrement du saint vieillard Syméon. Cette fête de la Sainte Rencontre que nous célébrions il y a quelques jours rappelait cette rencontre du Seigneur et des pauvres de son peuple, les pauvres d'Israël. Et aujourd'hui, en ce dimanche de la Cananéenne, nous assistons à une autre rencontre, à la première rencontre du Seigneur, durant sa vie publique, avec les gentils, avec les nations païennes. Si le Seigneur se réfugie en quelque sorte dans les confins

de Tyr et de Sidon, comme le rapporte l'évangile d'aujourd'hui (Mt., 15, 21-28), c'est bien parce que les épisodes précédents de sa vie, tels qu'ils nous sont racontés par les évangiles, montrent déjà l'hostilité à son égard des scribes, des pharisiens, des sadducéens, ces sadducéens qui étaient les partisans d'Hérode, les « hérوديens » ; et c'est parce que le Christ se voit déjà repoussé par son peuple, qu'il se rend dans ces confins de Canaan, au-delà même des frontières d'Israël, dans les terres païennes qu'étaient le Liban actuel, jadis la Syrie- Phénicie.

Sa rencontre avec cette femme, cette Cananéenne, peut sembler au premier abord un peu déconcertante. En effet, le Seigneur insiste sur le fait qu'il a été envoyé au peuple d'Israël, que sa mission personnelle était de venir se manifester au peuple d'Israël, et non pas directement aux nations païennes. Certes, les prophètes avaient annoncé cette évangélisation des nations. Les prophètes avaient annoncé qu'à la fin des temps, les peuples et les nations païennes viendraient se joindre au peuple d'Israël, au reste d'Israël. Mais le Seigneur Jésus lui-même a été envoyé d'abord au peuple juif parce que, selon le dessein de Dieu, c'est au sein du peuple d'Israël que devait s'accomplir toute la préparation de sa venue. Et si ce peuple avait été fidèle, c'est par lui que la venue du Christ aurait dû être annoncée aux nations, comme elle le sera d'ailleurs par ce reste d'Israël dont feront précisément partie les apôtres. .

Donc, l'épisode d'aujourd'hui est un épisode prophétique: le Seigneur outrepassa en quelque sorte les limites de sa propre mission qui était de se manifester à Israël et de subir le refus de la majorité de ce peuple. Mais cette femme représente dans l'évangile ces nations païennes auxquelles le Seigneur sera annoncé par les apôtres. Et c'est un geste prophétique qu'accomplit le Seigneur en faisant ainsi pressentir la conversion des nations païennes. Mais ce qui est déconcertant, c'est justement cette dureté apparente du Christ qui, en affirmant cette priorité de son envoi à Israël, traite durement cette femme. Et si elle est cependant exaucée, eh bien, n'est-ce pas précisément parce qu'elle accepte cette dureté apparente, parce qu'elle accepte l'humiliation que le Seigneur lui inflige? Ceci est très significatif pour nous. Car si cet évangile a une signification historique, si cet évangile évoque tout un aspect de l'histoire du salut, l'appel adressé aux nations, en même temps il a pour nous une portée spirituelle plus générale. Il nous apprend comment être exaucés dans notre prière. Nous voyons que cette femme a été exaucée à cause de son humilité. Mais comment son humilité s'est-elle manifestée? Par son acceptation de l'humiliation, par son acceptation de cette rebuffade que le Seigneur lui a adressée. Il y a là un aspect de la vie spirituelle, des conditions de la vie spirituelle que nous oublions trop facilement.

Saint Benoît, dans sa Règle, qui résume si parfaitement tout l'enseignement antérieur des saints pères du monachisme, aussi bien des pères d'Égypte que de saint Basile et des autres pères, saint Benoît dit que les trois conditions que doit remplir, pour mener avec fruit la vie monastique, un novice qui entre au monastère, ce sont l'amour de l'office divin, l'amour de l'obéissance et le zèle pour les humiliations.

Le zèle pour les humiliations! Je crois que c'est ce que nous oublions le plus facilement dans la vie spirituelle. Il ne s'agit pas de les subir en renâclant, mais de les aimer, en quelque sorte. Comme on doit aimer le jeûne, eh bien, on doit aussi aimer les humiliations, aimer les réprimandes, aimer tout ce qui fait souffrir notre amour-propre, tout ce qui fait souffrir notre susceptibilité ; dans la mesure où nous sommes attachés à cet amour-propre, attachés à cette susceptibilité, nous ne pouvons pas accepter qu'un langage un peu dur nous soit adressé, nous ne pouvons pas accepter les humiliations qui nous viennent du prochain. Et pourtant, dans la vie monastique, ceci a sa place, et une place importante. Il suffit de relire la grande monition que l'higoumène adresse au nouveau profès dans le rite orthodoxe de la profession monastique, monition où justement il insiste sur le fait de supporter des humiliations, en même temps que des épreuves que le moine peut rencontrer quotidiennement, sous une forme ou sous une autre.

Dans la mesure où nous n'acceptons pas les humiliations que nous recevons de la part du prochain, – et ceci vaut non seulement pour les moines, mais pour tout chrétien qui veut progresser réellement dans la vie spirituelle, dans la vie de prière, – dans la mesure où nous n'acceptons pas ces humiliations, où elles nous amènent à nous stresser, à nous durcir, à nous fermer, eh bien, cela est un signe que nous n'avons pas encore fait un pas dans la vie spirituelle, que nous n'avons pas véritablement renoncé à notre moi, à notre ego, et que, au contraire, nous nous y cramponnons. C'est une chose extrêmement importante, c'est un aspect de la vie spirituelle qui est fondamental et que nous négligeons facilement.

Oui, nous ne pouvons progresser réellement dans la vie spirituelle, dans la vie de prière, dans l'intimité avec le Seigneur, que dans la mesure où nous acceptons cette mort à notre moi, à notre susceptibilité, à notre amour de nous-même. C'est une condition absolument fondamentale. Dans le fait que cette femme cananéenne accepte cette rebuffade du Seigneur, non pas en rechignant, mais au contraire avec un humour délicat, en répondant: « Oui, mais les petits chiens se nourrissent des miettes qui tombent de la table de leur maître ! » on voit chez elle une attitude admirable d'humilité, qui montre bien que cette femme est aux antipodes des sentiments de susceptibilité que j'évoquais à l'instant.

Eh bien, que l'exemple de la Cananéenne nous instruisse pour notre vie spirituelle. Comprendons bien que c'est dans la mesure où nous sommes humbles que nous pouvons recevoir les dons de Dieu. Dans ses écrits, saint Isaac le Syrien cite souvent l'Écriture, mais il est rare qu'il cite deux fois le même texte dans toute son œuvre. Or il est un texte qui revient au moins cinq ou six fois dans son œuvre, c'est: « Les dons de Dieu ne se communiquent qu'aux humbles » (Sir 3, 19). Oui, l'humilité est la condition fondamentale du progrès dans la vie spirituelle. Tout le reste, toute notre ascèse, les jeûnes, tout cela, comme le disait un père du désert dans un apophtegme, tout cela n'a d'autre but que de rendre notre âme humble. Il faut le vivre, le pratiquer dans un esprit d'humilité. C'est l'humilité, qui, elle, nous permet de recevoir véritablement les dons de Dieu, qui permet à notre prière d'être exaucée, qui nous permet de

(1) Homélie prononcée en 2008. Source internet : [Accueil \(saintsymeon.fr\)](http://Accueil(saintsymeon.fr))

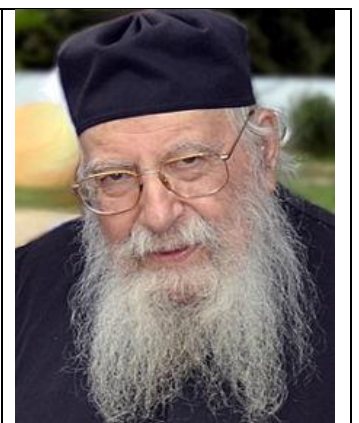
Feuillet no. 96

progresser dans la vie spirituelle. C'est l'humilité seule, lorsqu'elle est parfaite, qui permet à notre sensibilité spirituelle de s'éveiller et nous fait accéder à la contemplation, à la théôria. On ne peut s'élever dans la vie spirituelle qu'à condition de creuser toujours plus profondément ces fondations de l'humilité. Oui, c'est cela que nous enseigne aujourd'hui l'exemple de la Cananéenne.

Puissions-nous par son intercession, car elle est certainement aujourd'hui l'une des saintes qui entourent le trône de l'Agneau et participent à la liturgie céleste, obtenir cette humilité, obtenir ce support patient des humiliations, obtenir cette absence de susceptibilité, d'amour-propre, et alors, oui, nous pourrions véritablement entrer dans l'intimité du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint, Trinité sainte qui est louée et glorifiée dans les siècles. Amen.

Né en 1926 à Issy-les-Moulineaux, le père Placide est moine et théologien orthodoxe renommé. Il a également fondé les monastères de Saint-Antoine-le-Grand à Saint-Laurent-en-Royans (Drôme) et de la Protection-de-la-Mère-de-Dieu à Solan (Gard). Ils dépendent tous deux du monastère de Simonos Petras sur le Mont Athos. Le père Placide est l'auteur de nombreux ouvrages sur la vie spirituelle et traducteur de textes liturgiques et patristiques fondamentaux.

Décédé en janvier 2018, il est enterré au monastère de Saint-Antoine-le-Grand.



DIMANCHE DE LA CANANÉENNE⁽¹⁾

par l'Archevêque Job de Telmessos



APERÇU

Dans son homélie, l'Archevêque Job de Telmessos commente l'épisode de la Cananéenne (Matthieu 15, 21-28), une païenne qui, par son humilité et sa foi, obtient de Jésus la guérison de sa fille malgré des réponses initiales sévères. Ce récit illustre l'universalité du

salut, ouvert aux païens, et fait de la Cananéenne un modèle de foi, d'humilité et de prière persévérante. Jésus met en lumière ses vertus pour les offrir en exemple. L'Archevêque souligne que l'humilité, essentielle pour le salut, s'oppose à l'orgueil, et que la

prière, comme la respiration, doit être constante, confiante et humble, même face aux épreuves. La Cananéenne enseigne à ne jamais se décourager et à tout confier à Dieu dans la foi..

Nous venons d'entendre le récit de la guérison de la fille d'une femme Cananéenne, tiré de l'évangile de Matthieu (Mt 15, 21-28), qui est le seul à relater ce miracle. Cette femme étrangère suppliait notre Seigneur : « Aie pitié de moi, Seigneur, Fils de David ! Ma fille est cruellement tourmentée par le démon ». Le Seigneur ne lui répondit pas un mot. On peut s'étonner de l'indifférence apparente, pour une fois, à la souffrance de cette mère. A la demande des Apôtres, le Seigneur répond de

nouveau d'une façon qui ne lui est pas caractéristique, lui qui annonçait pourtant partout l'universalité du salut : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël ! ». Pire encore, alors que la mère vient le supplier de nouveau, en s'écriant : « Seigneur, secours-moi ! », Il lui répond d'une manière qui peut nous paraître même cruelle : « Il n'est pas bien de prendre le pain des enfants, et de le jeter aux petits chiens ». Mais alors la Cananéenne lui répond avec hardiesse : « Oui,

Seigneur, dit-elle, mais les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres ». C'est alors que notre Seigneur reconnut que sa foi était grande, et à ce moment même, sa fille fut guérie.

Il y a nettement dans le passage que nous venons de lire une opposition entre la Cananéenne, présentée comme une étrangère, et le peuple d'Israël. De prime abord, notre Seigneur s'inscrit dans la logique du peuple d'Israël, pour qui le pays de Canaan était habité par les descendants de Cham, le second fils de Noé le patriarche, et qui était considérés comme des païens. La Loi interdisait aux Juifs d'avoir des contacts avec les Cananéens car ils étaient polythéistes (cf. Deut 20, 16-18). Les Cananéens avaient été chassés, pour qu'ils ne pervertissent pas le monothéisme d'Israël. Plus tard, le pays de Canaan sera reconquis par Josué et partagé par les Juifs. Ceci explique pourquoi il y a au début de la narration d'aujourd'hui un rejet par notre Seigneur de la femme cananéenne qu'il compare à un chien.

Ce sont l'humilité et la foi de la Cananéenne, deux vertus essentielles aux yeux de Dieu, et l'application à la prière, qui incitent le Christ à accomplir ce miracle

Cependant, il y a à la fin du passage un revirement de situation, comme cela arrive souvent dans l'Évangile. L'épisode se conclut par la guérison de la fille de la cananéenne après que le Seigneur est reconnue que grande était sa foi. Selon saint Jean Chrysostome, ce sont l'humilité et la foi de la

Cananéenne, deux vertus essentielles aux yeux de Dieu, et l'application à prier, qui incitent le Christ à accomplir ce miracle (Homélie 52). Saint Jean Chrysostome voit dans le fait que la Cananéenne n'osait entrer à Jérusalem car s'en considérant indigne, comme l'expression de son humilité. A la différence de l'officier du roi, elle ne prie pas le Seigneur de venir chez elle (Jn 4, 49). Sa prière était humble, comme celle du publicain : « *Seigneur, aie pitié de moi !* » Mais alors que le Seigneur semble refuser de lui venir en aide, en disant qu'il n'est pas bon de prendre le pain des enfants pour le donner aux petits chiens, elle ne s'offusque pas et ne perd pas courage, témoignant ainsi de la grandeur de sa foi, et la confesse avec hardiesse en affirmant que même les chiens mangent les miettes de la table de leur maître !

La femme cananéenne représente l'Église des païens. Certes, le Fils de Dieu s'est incarné, le Verbe de Dieu s'est fait homme, pour sauver les « *brebis perdues de la maison d'Israël* », mais le salut qu'il procure ne se limite pas qu'aux Juifs. Il est offert aussi aux païens. Comme en témoigne l'Apôtre Paul lorsqu'il dit « *qu'il fallait que le Christ souffrît, et qu'il fût le premier des ressuscités pour porter la lumière au peuple [d'Israël] et aux nations [païennes]* » (Ac 26, 23). Ce même renversement de situation apparaît dans le songe que fit l'Apôtre Pierre, où le Seigneur lui ordonnait de tuer et de manger des animaux impurs selon la Loi, et où ce dernier refusait, car jamais de sa vie il n'avait mangé

quelque chose d'impur. C'est alors que le Seigneur lui fit comprendre, au sujet des païens appelés à entrer dans l'Église : « *Ne considère pas comme impur ce que Dieu a purifié* » (Ac 10, 15).

La femme cananéenne représente l'Église des païens

La méthode employée par notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ dans l'épisode de l'évangile d'aujourd'hui consiste en faire apparaître publiquement l'humilité et la foi de la Cananéenne pour nous la donner comme modèle. Saint Jean Chrysostome écrit : « *Il ne voulait pas que cette vertu si rare nous fût cachée. Toutes ces paroles rebutantes qu'il lui disait ne venaient d'aucun mépris pour elle, mais du désir de l'exercer et de découvrir à tout le monde le trésor inestimable qui était caché dans son cœur* » (Homélie 52). Cette vertu est triple, puisqu'elle implique son humilité, sa prière et sa foi. C'est en vertu de cela que la Cananéenne nous est donnée par le Christ comme modèle.

L'humilité est le fondement de la vie chrétienne. Sans humilité, l'homme ne peut trouver le salut. Bien au contraire, l'orgueil conduit à la perte. C'est par orgueil que nos premiers parents, Adam et Ève, voulant devenir « *comme Dieu* » par leur propre moyen, ont péché et furent chassés du Paradis (Gn 3,5-6). L'humilité doit donc être la caractéristique du Chrétien. Hélas, vivant dans un monde d'image et d'imposture, l'humilité est loin d'être considérée comme une vertu dans le monde d'aujourd'hui. Bien au

contraire, elle est souvent considérée comme une faiblesse. Il en découle que l'homme d'aujourd'hui veut bien paraître, faire bonne impression, prétendant être ce qu'il n'est pas. Il aime les honneurs, veut être le meilleur. C'est pourquoi il n'hésite pas à utiliser toute supercherie. La publicité qui domine notre monde de convoitise en est une preuve. Dans ce contexte, l'homme a du mal à se considérer comme le dernier, à ne pas se mettre en évidence, à supporter l'échec, et à accepter d'en porter la responsabilité. Mais au contraire, l'Évangile nous enseigne, par l'exemple de la Cananéenne ou du publicain, qu'il faut être humble, qu'il faut considérer comme le moindre, comme pécheur, et de porter la responsabilité de toute faute.

La prière humble manifeste la foi

La prière est quant à elle la seule véritable attitude chrétienne. Elle est indispensable à la vie chrétienne tout comme la respiration l'est pour la vie biologique. Hélas, souvent dans la prière, nous nous décourageons. Nous nous décourageons, car il nous semble que notre prière n'est pas écoutée. Nous nous décourageons, car par manque d'humilité, nous n'acceptons pas ce que Dieu nous donne en réponse à notre prière, mais nous attendons orgueilleusement qu'il nous donne ce que nous lui demandons, ce que nous exigeons. L'exemple de la Cananéenne nous enseigne comment la prière doit être humble. Elle ne se décourage pas, lorsque le Christ la compare à un chien, et refuse de lui venir en aide. Non, au

contraire, par humilité elle accepte d'être comparée à un chien, et poursuit sa prière, en espérant qu'elle puisse, tel un chien, recevoir une miette de la table de son Maître ! Nous ne devons jamais nous décourager dans notre prière, mais toujours accepter, humblement, ce que Dieu nous donne, lui qui connaît mieux que nous les besoins des hommes.

Enfin, la prière humble manifeste la foi. Si la Cananéenne ne s'est pas découragée, et ne s'est pas offusquée d'être comparée à un chien, c'est qu'elle croyait que Celui qui était devant elle était le Verbe de Dieu fait homme pour notre salut, et que lui seul pouvait lui venir en aide. En toute circonstance de notre vie, et particulièrement pendant les moments d'épreuves, nous ne devons jamais nous décourager. Nous devons toujours espérer contre toute espérance. Avec un cœur humble, dans

une prière incessante, nous devons au contraire nous réjouir de ces épreuves comme d'un moment de notre vie où Dieu nous a visité, manifestant ainsi, à l'exemple de la Cananéenne, notre foi en ce Dieu qui nous procure toujours ce qui est utile à notre salut.

Puissions-nous, chaque jour de notre vie, imiter l'humilité et la foi de la Cananéenne, et confier toute notre vie dans les mains de Dieu dans la prière, par la grâce et la miséricorde de notre Seigneur Jésus-Christ, à qui revient la gloire et le règne, avec le Père et le Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Amen.

— Archevêque Job de Telmessos

(1) Homélie du 28 janvier 2017

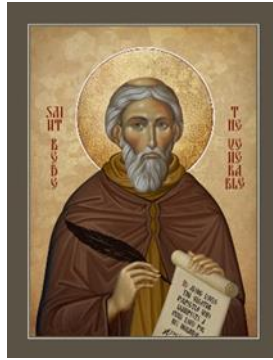
Source internet : WWW.TELMESSOS.EU/2017/01/28/DIMANCHE-DE-LA-CANANEENNE/#MORE-253



Job de Telmessos

Job Getcha, né Ihor Getcha le 31 janvier 1974 à Montréal, au Québec, est un évêque orthodoxe, docteur en théologie et professeur. En 2013, il a été élu à la tête de l'Archevêché des églises orthodoxes russes en Europe occidentale avec le titre d'Archevêque de Telmessos et d'Exarque du Patriarcat œcuménique. Il est également devenu recteur de l'Institut de théologie orthodoxe Saint-Serge. En 2015, il a quitté ses fonctions à l'Archevêché pour devenir représentant du Patriarcat œcuménique de Constantinople auprès du Conseil œcuménique des Églises à Genève. En tant que théologien et professeur, Job Getcha enseigne à l'Institut d'études supérieures en théologie orthodoxe du Centre orthodoxe du Patriarcat œcuménique de Chambésy à Genève et à l'Institut catholique de Paris. Il a également écrit des ouvrages, dont le "Typikon décrypté", qui explore la liturgie byzantine et aide à la compréhension du Typikon, le livre liturgique contenant l'ordo de la célébration liturgique. 📖

L'Évangile du jour avec les Pères de l'Église



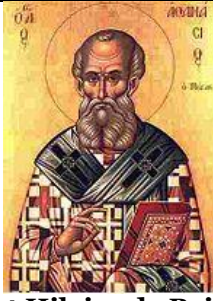
Saint Bède le Vénérable
(v. 673-735)

Aperçu Pour saint Bède le Vénérable, la Cananéenne incarne foi, patience, persévérance et humilité. Malgré le silence de Jésus, elle continue à prier avec ferveur. Cet exemple montre que si nous persévérons dans la prière, Dieu finira par nous accorder sa grâce, purifiant nos cœurs, corrigeant nos erreurs et pacifiant nos âmes. La prière insistante attire la miséricorde divine, qui nous libère du péché et nous sanctifie.

« Femme, grande est ta foi ; que tout se fasse pour toi comme tu le veux »

L'Évangile nous montre la grande foi, la patience, la persévérance et l'humilité de la Cananéenne. (...) Cette femme était douée d'une patience vraiment peu commune. À sa première demande le Seigneur ne répond pas un mot. Malgré cela, loin de cesser un instant de prier, elle implore avec une insistance accrue le secours de sa bonté. (...) Voyant l'ardeur de notre foi et la ténacité de notre persévérance dans la prière, le Seigneur finira par prendre pitié de nous et nous accordera ce que nous souhaitons. La fille de la Cananéenne était « tourmentée par un démon ». Une fois expulsée la mauvaise agitation de nos pensées et dénoués les nœuds de nos péchés, la sérénité de l'esprit nous reviendra ainsi que la possibilité d'agir correctement. (...) Si, à l'exemple de la Cananéenne, nous persévérons dans la prière avec une fermeté inébranlable, la grâce de notre Créateur nous sera présente ; elle corrigera en nous toutes les erreurs, elle sanctifiera tout ce qui est impur, elle pacifiera toute agitation. Car le Seigneur est fidèle et juste. Il nous pardonnera nos péchés et nous purifiera de toute souillure, si nous crions vers lui avec la voix attentive de notre cœur.

Homélie sur les Évangiles, I, 22 : CCL 122, 156-160 ; PL 94, 102-105 (in "Lectures chrétiennes pour notre temps", fiche I48; trad. Orval; © 1971 Abbaye d'Orval)



Saint Hilaire de Poitiers
(315-367)

Aperçu Pour saint Hilaire de Poitiers, la Cananéenne représente la foi des païens et sa fille symbolise l'Église, libérée des esprits impurs. Le silence initial de Jésus souligne le privilège du salut d'abord réservé à Israël, conformément au plan de Dieu. Cependant, en louant la foi de la femme, Jésus annonce le salut futur des païens, qui seront rassemblés par la prédication des apôtres. Cet épisode préfigure leur libération spirituelle et leur accès à la foi, comme le montre la guérison des foules malades qui suit immédiatement dans l'Évangile.

COMMENTAIRE PAR SAINT HILAIRE DE POITIERS

Cette Cananéenne païenne n'a plus besoin elle-même de guérison, puisqu'elle confesse le Christ comme Seigneur et Fils de David, mais elle demande du secours pour sa fille, c'est-à-dire pour la foule païenne prisonnière de la domination d'esprits impurs. Le Seigneur se tait, gardant par son silence le privilège du salut à Israël. (...) Portant en lui le mystère de la volonté du Père, il répond qu'il a été envoyé aux brebis perdues d'Israël, pour que ce soit d'une clarté évidente que la fille de la Cananéenne est le symbole de l'Église. (...)

Il ne s'agit pas que le salut ne soit pas donné aussi aux païens, mais le Seigneur était venu « pour les siens et chez lui » (Jn 1,11), et il attendait les prémices de la foi de ce peuple dont il était sorti, les autres devant être sauvés ensuite par la prédication des apôtres. (...)

Et pour que nous comprenions que le silence du Seigneur provient de la considération du temps et non d'un obstacle mis par sa volonté, il ajoute : « Femme, ta foi est grande ! » Il voulait dire que cette femme, déjà certaine de son salut, avait foi – ce qui est mieux encore – dans le rassemblement des païens, à l'heure qui approche où, par leur foi, ils seront libérés comme la jeune fille de toute forme de domination des esprits impurs. Et la confirmation de cela arrive : en effet, après la préfiguration du peuple des païens dans la fille de la Cananéenne, des hommes prisonniers de maladies d'espèces diverses sont présentés au Seigneur par des foules sur la montagne (Mt 15,30). Ce sont des hommes incroyants, c'est-à-dire malades, qui sont amenés par des croyants à l'adoration et au prosternement et à qui le salut est rendu en vue de saisir, étudier, louer et suivre Dieu.

Commentaire de l'évangile de Matthieu, 15 ; SC 258 Sur Matthieu, tome II ; trad. J. Doignon ; Éd. du Cerf 1979 ; p. 39 rev.



saint Jean Chrysostome
(v. 344-407)

Aperçu Pour saint Jean Chrysostome, la Cananéenne incarne une foi et une persévérance exemplaires.

Malgré le silence et les paroles décourageantes de Jésus, elle insiste avec ardeur, montrant une foi inébranlable et une humilité profonde. Elle ne demande que les miettes de la grâce. Jésus, en retardant son exaucement, ne cherche pas à la blesser, mais à révéler la profondeur de sa foi. Cet épisode nous enseigne à persévérer dans la prière, même face aux obstacles, et à ne jamais perdre confiance en la miséricorde de Dieu.

HOMÉLIES SUR L'ÉVANGILES DE MATTHIEU

« Les petits chiens, sous la table, mangent les miettes des petits enfants »

En s'approchant de Jésus, la Cananéenne ne dit que ces mots : « Aie pitié de moi » (Mt 15,22), et ses cris redoublés attirent un grand nombre de gens. C'était un spectacle touchant que de voir une femme crier avec tant d'émotion, une mère implorer pour sa fille, une enfant si durement malmenée... Elle ne dit pas : « aie pitié de ma fille », mais : « aie pitié de moi. » « Ma fille ne se rend pas compte de son mal ; moi au contraire, j'éprouve mille souffrances, je suis malade de la sentir dans cet état, je suis presque folle de la voir ainsi »...

Jésus lui répond : « Je n'ai été envoyé que pour les brebis perdues de la maison d'Israël » (Mt 15,24). Que fait la Cananéenne après avoir entendu ces paroles ? Est-ce qu'elle s'en va en gardant le silence ? Perd-elle courage ? Pas du tout ! Elle insiste davantage. Ce n'est pas ce que nous faisons : quand nous ne sommes pas exaucés, nous nous retirons découragés, alors qu'il faudrait insister avec plus d'ardeur. Qui donc, il est vrai, n'aurait pas été découragé par la réponse de Jésus ? Son silence aurait suffi à ôter tout espoir... Mais cette femme ne perd pas courage, au contraire elle s'approche de plus près et se prosterne en disant : « Seigneur, viens à mon aide (v. 25)... Si je suis un petit chien dans cette maison, alors je ne suis plus une étrangère. Je sais bien que la nourriture est nécessaire aux enfants..., mais il ne faut pas interdire de donner les miettes. On ne doit pas me les refuser..., parce que je suis le petit chien qu'on ne peut pas repousser. »

C'est parce qu'il prévoyait sa réponse que le Christ tardait à exaucer sa prière... Ses réponses n'étaient pas destinées à faire de la peine à cette femme, mais à révéler ce trésor caché.



Dans cette icône de la tradition grecque orthodoxe, on voit à gauche les disciples, Pierre et Jean en tête; au centre, Jésus répond à la Cananéenne, inclinée devant lui; les deux se regardent. Jésus tient en main un rouleau des Écritures. Élément plus original : à droite, la libération de la fille tourmentée, un démon sortant d'elle.

Paroisse orthodoxe Saint-Benoît-de-Nursie
Paroisse francophone de l'Église Orthodoxe en Amérique
807, avenue Sainte-Croix,
Saint-Laurent, Québec H4L 3X6
<http://www.saintbenoitdenursie.ca>



LIVRET À EMPORTER POUR LIRE ET MÉDITER LES TEXTES CHEZ SOI.